

ce blanche. D'ordinaire le Chiriguano gagne de 1 peso à 1 peso et demi ; les hommes Matacos, 40 centavos, et les femmes Matacos 20 centavos par jour, sans compter la nourriture. La journée est d'environ huit heures pour les femmes et de dix heures pour les hommes.

Les Chiriguanos travaillent, en règle générale, tous les jours, sauf le lundi, où ils se reposent de leurs orgies du dimanche.

Les hommes Matacos travaillent en moyenne 12 jours et demi par mois, et les femmes de la même tribu 11 jours et demi. Les chefs et les interprètes sont ceux qui travaillent le moins.

On doit veiller, lors de la pays, à ne pas donner aux Indiens la totalité de leurs gains, mais à leur en réserver une partie pour le moment où ils retourneront chez eux, autrement, ils se croiraient trompés.

Lorsqu'il meurt, aux sucreries, un Indien Mataco, Choroti ou toba, les gens de sa tribu ne réclament pas l'argent qui peut lui être dû. Il en est autrement des Chiriguanos : pour ceux-ci le chef réclame le paiement de la dette pour ceux qu'il laisse auprès de lui. Il est possible que cette sollicitude pour les héritiers provienne de leur long contact avec les blancs.

Ce séjour des Indiens aux usines à sucre les démoralise au plus haut degré. Les hommes y contractent des habitudes d'ivrognerie désastreuses, l'eau-de-vie, qu'ils s'accoutument ainsi à boire, étant beaucoup plus nuisible à leur santé que les boissons indigènes. Cet abus d'alcool et le contact démoralisant des ouvriers de race blanche suscitent des bagarres sanglantes dans lesquelles nombre d'Indiens perdent la vie.

Un certain nombre de Chiriguanos arrivent aux usines avec leurs familles et s'y fixent définitivement. Ils mènent alors la vie des ouvriers blancs et perdent bientôt

toutes leurs caractéristiques. Mais, alors, que cette nouvelle manière de vivre pour eux est triste ! Ils sont beaucoup plus misérables que dans leurs villages. Au lieu de leurs fines poteries peintes, ils se servent, pour les usages domestiques, de boîtes de conserves vides, d'assiettes en fer-blanc et de vases dont l'usage n'est rien moins que culinaire chez les Européens.

On commet, dans toutes les fabriques, la grande faute de fournir des armes à feu aux Indiens. Grâce à celles-ci, les indigènes qui reviennent de l'Argentine oppri-



Jeune fille Mataco

ment et déciment les tribus qui ne possèdent pour se défendre que l'arc et la flèche. De plus, il est malheureusement à craindre que cette imprévoyance ne se retourne contre les blancs, car l'ère des révoltes est loin d'être close dans le Chaco.

Sur le territoire argentin, le chef toba Taycolique a systématiquement armé ses guerriers avec des fusils. Il a même pris le soin de réformer son armement, en échangeant ses vieux remingtons contre les armes à répétition plus perfectionnées. Les